

## « Quand t'es super bobo »... La deuxième personne générique dans le français parisien des jeunes

Jeanne-Marie Barbéris

Praxiling, UMR 5267, CNRS et Montpellier 3, France  
jeanne-marie.barberis@univ-montp3.fr

### 1 Introduction

Les indices personnels d'allocation, *tu* et *vous*, habituellement qualifiés de déictiques, peuvent prendre une valeur non spécifique, dans des contextes dont nous essaierons de déterminer la nature. On parlera alors de 2<sup>e</sup> personne générique (2<sup>e</sup> personne indéfinie, dans les travaux sociolinguistiques).

Le pronom *vous*, en emploi générique, est toujours celui de politesse (*vous* honorifique), car l'emploi que nous cherchons à définir ne concerne que les formes à référent *singulier*. L'une des caractéristiques de ces emplois est précisément qu'ils passent par la singularité pour atteindre un effet de généralisation, contrairement aux formes *nous*, et *on*, qui, chacune à leur manière, renvoient à une collectivité. Notre étude privilégiera les emplois conversationnels<sup>1</sup> de la 2<sup>ème</sup> personne, en français parisien, à l'époque contemporaine. Soit l'exemple suivant :

[1] spk4 : non mais quand t'es super bobo c'est c' que j' disais tout à l'heure avec euh  
+ quand t'es super bobo tu fais tes courses de base chez Lidl mais quand même y a les  
produits H et M qui sont des euh Monoprix qui sont des must have

spk3 : et

spk4 : et tu peux pas ne pas aller chez Monoprix (CFPP2000 – Duchemin)

L'intervention de la locutrice spk4 (âgée de 25 ans) s'insère dans un échange dialogal qui se déroule dans les formes habituelles. Elle marque un changement de position dans la conversation. L'introduction des énoncés à la 2<sup>e</sup> personne par un subordonnant temporel (*quand...*) ouvre la description d'un cas de figure, défini par une propriété : être *super bobo*. On a bien affaire à un phénomène de généralisation, qui présente cependant la particularité de se greffer sur une instance singulière, *tu*. Le pronom de 2<sup>e</sup> personne à sens générique ne peut être remplacé, comme l'a montré Nunberg (1993), par un nom propre désignant spécifiquement l'individu allocutaire du propos. Ainsi, on ne pourrait gloser les énoncés ci-dessus en remplaçant *tu* par le prénom *Sarah*, prénom de l'enquêtrice spk1 à laquelle s'adresse spk4, dans les tours de parole cités.

L'exemple [2], extrait de la même interview, illustre en revanche l'emploi habituel, spécifique, de la forme allocutive :

[2] spk4 : mais non mais maman je sais qu' t'as raison [...]

L'apostrophe *maman* confirme l'emploi spécifique de la 2<sup>e</sup> personne, dans *t'as raison*.

Ces exemples sont extraits d'un corpus de français parlé parisien (corpus CFPP2000), dont la partie déjà outillée est disponible sur site<sup>2</sup>. Le présent article proposera, dans sa 4<sup>e</sup> partie, une analyse exploratoire partielle de ce corpus. Le point d'aboutissement de l'article et ses conclusions sont provisoires, car nous espérons poursuivre cette recherche, et l'appuyer sur des démarches plus complètes, dans le cadre d'un travail collaboratif<sup>3</sup>.

Nous tenterons d'abord une explication linguistique de l'effet de genericité particulier aux formes allocutives étudiées, ainsi que du dispositif énonciatif qui les caractérise. L'étude travaillera ensuite sur la mise en discours de la 2<sup>e</sup> personne générique, et proposera une rapide synthèse des travaux développés sur corpus (au Canada, en France) autour du même phénomène, dans une perspective variationniste. Nous

étendrons également notre enquête aux aspects qui nous paraissent les plus saillants et les plus pertinents, en vue de « mettre en situation » et de cadrer notre recherche sur la 2<sup>e</sup> personne générique.

La dernière partie se consacre à une étude de corpus centrée sur le CFPP2000. Nous tenterons de tracer quelques hypothèses explicatives, pour rendre compte de l'utilisation du *tu* générique chez de jeunes locuteurs parisiens, et particulièrement chez une locutrice, qui montre une fréquence élevée d'utilisation du *tu* générique. Elle se situe elle-même dans la catégorie des *bobos*. L'exemple [1] était tiré de ses propos.

La démarche utilisée, tout en se référant centralement aux méthodes de l'analyse du discours et à une approche énonciative, recourra à plusieurs points de vues, et à plusieurs champs de réflexion de la linguistique, afin de mieux définir les formes concernées, en accordant une place particulière aux approches sociolinguistiques. La question de la personne allocutive générique se trouve en effet à l'intersection de plusieurs domaines de la linguistique, que nous essaierons de mettre à profit pour tenter de préciser la nature des phénomènes de généralisation auxquels participent ces indices personnels.

## 2 La 2<sup>e</sup> personne générique : repérages linguistiques

### 2.1 Pronoms clitiques et pronoms disjoints : distribution des rôles

Pour dire les choses succinctement, les pronoms personnels assurent trois fonctions principales : une fonction énonciative (ils organisent l'expression de la « subjectivité dans le langage » et le rapport interpersonnel) ; une fonction référentielle (ils répondent à la question : « de qui parle-t-on ? »), et une fonction de support de prédication, qui les rend étroitement dépendants du verbe (le prédicat pour sa part répond à la question : « que se passe-t-il ? »). Examinons de plus près les deux dernières fonctions :

(i) Ce sont les pronoms disjoints qui assurent un ancrage de la fonction référentielle : ils sont, comme le disait Benveniste (1966), des sortes de noms propres des sujets. C'est pourquoi, dès le moment où l'énoncé doit fortement mettre en jeu la fonction identificatrice des pronoms personnels, on recourt à un détachement, et on fait usage du pronom disjoint pour ancrer la référence. C'est le cas en particulier lorsqu'on oppose entre elles les positions du dialogue : *Moi, j'y vais ; toi, tu restes si tu veux*.

(ii) Les pronoms conjoints sont en revanche situés dans la sphère du verbe, et de la prédication. Leur identité même de pronoms personnels, arguments du verbe, est fortement mise en cause dans le français parlé contemporain. « Absorbé » dans le verbe comme indice morphologique de personne, l'indice *tu* est en mouvement vers une évolution plus rapide que *vous*. La forme *vous* est en effet à part dans le système. En français parlé, il est intéressant de noter les caractéristiques morphologiques du verbe avec sujet clitique *vous*, au présent de l'indicatif. Pour les verbes du 1<sup>er</sup> groupe (-ER), c'est la seule forme de la flexion qui ait une désinence spécifique (*vous chant-ez*), face à toutes les autres formes du paradigme. En effet, à la 1<sup>ère</sup> personne du pluriel, la forme *on chante*, ou *nous on chante*, a supplanté la forme marquée *nous chant-ons*. *Vous chantez* est donc morphologiquement « à part ».

Constatons en tout cas que les indices de 1<sup>ère</sup> et de 2<sup>e</sup> personne se situent sur un terrain mouvant et évolutif dans le système du français parlé contemporain. Ils occupent une position pionnière, que ne peuvent assumer les formes de 3<sup>e</sup> personne, soumises pour leur part à la contrainte de l'appariement des traits entre SN et pronom anaphorique, ce qui semble restreindre leur utilisation. Culbertson et Legendre (2008) dégagent dans leur étude des facteurs qui semblent favoriser l'expansion de l'emploi du redoublement du sujet, pour les pronoms clitiques personnels en particulier (*moi je chante, toi tu chantes...*), et cela, dans deux secteurs porteurs de changement : la langue parlée, et la langue utilisée par les adultes en direction des enfants (celle-ci influence le modèle de langue des générations futures). Ces facteurs feraient pencher de plus en plus les pronoms clitiques sujets vers le statut d'indices flexionnels. Autrement dit, la langue française se trouverait en voie de « mutation » typologique, dans le domaine des pronoms personnels clitiques : elle serait en train de devenir une langue à sujet nul, avec, en position avancée, les formes de 1<sup>ère</sup> et de 2<sup>e</sup> personne.

## 2.2 Une position allocutive bloquée, une relation dialogale suspendue

Les emplois génériques de la forme allocutive sont toujours construits autour des pronoms clitiques (sujets ou compléments). Sauf cas exceptionnels, on ne peut introduire dans un énoncé générique comme [1] une emphase sur le pronom de la 2<sup>e</sup> personne, associant le clitique avec le pronom disjoint (type *quand toi, tu es super bobo* ; *toi, tu fais tes courses chez Lidl*). Cela s'explique par le fait que les pronoms toniques servent en principe à thématiser une 2<sup>e</sup> personne *tu* à référence spécifique.

Il n'est pas possible non plus de contraster, dans un énoncé allocutif générique, les deux personnes du dialogue *je* et *tu* – et à plus forte raison, de les accompagner des pronoms toniques *moi* et *toi* en position disloquée<sup>4</sup>.

Les contre-exemples apparents ne résistent pas à un examen attentif : si un *je* (ou une autre position du dialogue - par exemple *nous*), voisine avec un *tu/vous* générique, on peut en conclure qu'ils ne se situent pas sur le même plan. Par exemple, il peut s'agir d'un marqueur discursif : *disons*, d'un commentaire métaénonciatif : *je veux dire*, d'une incidente : *je crois*. Il peut s'agir tout simplement de la fin de l'énoncé générique, marquée par la réapparition de l'autre position du dialogue, et par la remise en jeu de la relation interpersonnelle.

La suspension de la relation dialogale, à l'intérieur de l'énoncé allocutif générique, s'explique par le fait que le pronom de la 2<sup>e</sup> personne n'est plus un protagoniste de l'interaction dialogale, mais un acteur, support des fonctions gravitant autour du nœud verbal : actant actif (sujet), actant passif (complément). Les énoncés restent « bloqués » sur la position de 2<sup>e</sup> personne. Celle-ci n'est plus réversible, comme dans le dialogue.

Dans les deux cas - relation dialogale, ou construction du sens générique sur une position bloquée de 2<sup>e</sup> personne - une interaction verbale se maintient entre les protagonistes de la conversation. Mais elle n'est pas du même ordre. Dans le premier cas, nous proposons de parler d'*interaction dialogale*. Dans le deuxième, celui qui nous intéresse ici, nous parlerons d'*interaction empathique* (Barbérís, à paraître).

## 2.3 Une scène enchâssée, et une interaction empathique

La disparition de la relation dialogale, dans l'énoncé ou la séquence générique, s'explique par la nature enchâssée de l'énoncé / de la séquence générique. La scène où se présente l'acteur *tu/vous* a en effet besoin d'être construite : elle repose sur l'attention conjointe de l'énonciateur et de l'énonciataire, dirigée vers la scène verbale.

Il est significatif que les énoncés génériques à la 2<sup>e</sup> personne ne puissent occuper le début d'une conversation. Il faut installer au préalable la relation dialogale. L'échange « en face à face » peut alors basculer vers une activité conjointe, qu'elle soit de nature pratique immédiate (manipulation commune d'un objet technique, transmission d'un savoir entre expert et novice), ou destinée à transmettre au cours d'interactions conversationnelles des savoirs sociaux, des expériences<sup>5</sup>. La relation dialogale laisse alors la place à un alignement empathique.

Nous pensons en effet qu'un schéma d'alignement vers la scène allocutive générique est au fondement de ces fonctionnements. Il permet à l'énonciateur et à l'énonciataire de partager la même expérience (avec cependant cette réserve que c'est l'un qui énonce, et l'autre qui coopère). Cette scène, loin d'être réduite à un tableau sans relief, en raison de la généralité qui y règne, se désigne comme un foyer d'attention, d'ordre cognitif, mais aussi, souvent, d'ordre affectif. L'analyse de corpus dans la 4<sup>e</sup> partie permettra d'illustrer cet aspect affectif et intense.

Kitagawa et Lehrer (1990 : 748), étudiant les emplois génériques des pronoms dans la langue anglaise - dont ceux de la 2<sup>e</sup> personne, font à ce propos des hypothèses intéressantes. Nous partageons leur idée selon laquelle les énoncés génériques décrivent « un monde organisé de telle manière que des choses puissent s'y produire » (nous traduisons), alors que les énoncés spécifiques décrivent les événements qui ont lieu effectivement dans le monde. L'énoncé générique à la 2<sup>e</sup> personne décrit souvent un « savoir structural » (*structural knowledge*). Les exemples donnés montrent que dans l'esprit des auteurs, cette

organisation résulte de l'insertion des énoncés dans des séquences d'actions. L'acteur de l'énoncé générique, selon eux, est traité comme une « persona », un masque de théâtre. Nous dirons pour notre part que *les séquences d'énoncés génériques* sont en effet reliées à des scénarios, mais que, de plus, *l'énoncé générique* est concerné par des phénomènes d'actance.

Les pronoms de 1<sup>ère</sup> et de 2<sup>e</sup> personne sont des « actants par excellence » (Lazard, 1994 : 202 et 227) : ils sont en effet dotés d'humanité, de définitude, et sont représentés dans les langues comme sources, points de départ de la phrase. Dans le cas du sens générique, le pronom de la 2<sup>e</sup> personne continue à constituer la source à partir de laquelle la phrase se développe ; mais il construit dans ce cas un point de vue partagé, étant placé au centre de l'attention conjointe de l'énonciateur et de l'énonciataire. Source d'autant mieux perceptible, qu'on a affaire souvent à des séquences de propositions allocutives génériques, et non à des énoncés isolés. La dynamique des séquences repose en particulier sur cette source de point de vue, qui se maintient d'énoncé en énoncé, et renforce ainsi la cohésion de la suite de propositions.

Ce fonctionnement peut être identifié comme le support d'un point de vue empathique, linguistiquement construit. Si l'acteur point de départ de l'énoncé générique perd, dans le processus de généralisation, sa spécificité, il garde donc sa saillance, voire en gagne davantage.

La base expérientielle de cet alignement empathique peut être trouvée, selon nous, dans les nombreux cas où un savoir doit être construit en commun *en situation de coprésence*. Nous voyons dans cette *orientation en tandem* vers la même scène le prototype de l'interaction empathique, par opposition à *l'orientation en miroir*, schéma d'orientation du face à face, base des relations interpersonnelles spécifiques, propres à l'interaction dialogale<sup>6</sup>. Par extension, l'alignement empathique peut se concevoir également de manière plus abstraite, lorsque le monde de l'expérience à partager est co-construit *in absentia* (Barbérís, sous presse).

## 2.4 Sujet spécifique et sujet empathique

Sans vouloir trop développer ce point, qui concerne la définition des déictiques personnels « en langue », nous tenons à souligner que c'est dans la nature même des clitiques personnels qu'il convient de rechercher les raisons de leur adaptation à l'emploi générique, et non dans une possible « exception » que constitueraient les emplois génériques des clitiques, par rapport à leur définition. Nous concluons comme Nunberg (1993) que ces clitiques en emploi généralisant continuent à être déictiques. C'est en suivant la voie de l'indexicalité, et aussi, en fonction de leur nature de pronom singuliers, que les indices de la 2<sup>ème</sup> personne parviennent à un sens généralisant.

Il serait utile, à ce point de vue, de rapprocher le cas de la 1<sup>ère</sup> et de la 2<sup>e</sup> personne du singulier, et de mentionner les travaux en philosophie du langage, et les comparaisons opérées entre l'emploi référentiel et l'emploi dit attributif des indexicaux personnels (par exemple Recanati, 1993 ; Nunberg, 1993). Les indexicaux personnels de sens générique sont ceux dont on ne considère qu'une seule chose : *ce que dit à leur propos leur prédicat, et la propriété qu'il leur attribue*. En tant que figuration d'un acteur, d'un rôle, le clitique sujet a un sens attributif.

Tout humain peut être regardé, alternativement, comme un individu spécifique, à nul autre pareil, et comme un individu qui se rapproche, par de nombreux traits, de ses semblables. Cette similarité se concrétise en particulier grâce l'association privilégiée du clitique sujet avec son prédicat. En effet, le prédicat tend toujours à énoncer, sur le sujet à la 2<sup>e</sup> personne, des propriétés typiques de l'humain : propriétés qui sont partageables au sein d'une classe d'individus - ainsi que l'a montré Strawson dans son ouvrage sur *Les individus*, et ainsi que le rappelle Ricœur dans sa première étude de l'ouvrage *Soi-même comme un autre* (1990).

Nous défendrons par conséquent une étude et une réelle prise en considération de la *subjectivité en même*<sup>7</sup>. L'étude de cette forme de subjectivité est entendue non comme une postulation philosophique, en ce qui nous concerne, mais comme un impératif, en vue de rendre compte du traitement de la subjectivité empathique : subjectivité qui, loin de travailler sur la différenciation entre individus (différenciation qui

fonde les emplois habituels des clitiques personnels), travaille sur leurs points communs, et leur expérience partagée. Cette forme de subjectivité nous paraît un objet d'étude digne d'intérêt, d'une part pour la sociolinguistique, qui travaille sur les modes de construction des catégories sociales, et les formats de transmission de l'expérience ayant un impact sur le langage, et d'autre part, pour l'analyse du discours, qui prend en compte les conditions sociales et pragmatiques d'énonciation des discours, et leur rapport aux indices formels de l'énonciation.

Les explications des deux dernières sous-sections nous paraissent donc compléter et mettre en perspective nos réflexions concernant la nature empathique de la scène allocutive générique, et sa dimension enchâssée.

## 2.5 La 2<sup>e</sup> personne générique en français contemporain : perspectives interlinguistiques

L'emploi générique des pronoms de la 2<sup>e</sup> personne du singulier mérite d'être considéré dans sa dimension interlinguistique, et ce à deux points de vue :

(i) Compte tenu de l'intensification des échanges linguistiques entre les différentes régions du monde depuis le XX<sup>e</sup> siècle, ou des contacts de langue plus locaux, entre population anglophone et population francophone, comme c'est le cas au Canada, ne doit-on pas prendre en compte l'influence prépondérante de la langue anglaise sur différentes situations linguistiques ? L'anglais connaissant lui aussi une pratique importante du *you* générique, n'a-t-il pas contribué à l'accélération de son usage en français, particulièrement au Canada ?

Les études sociolinguistiques canadiennes – dont nous reparlerons plus longuement dans la 3<sup>e</sup> partie - écartent l'hypothèse de l'influence directe de l'anglais sur le développement de la personne allocutive générique au sein de la population de langue française. Cette influence n'a pu être à l'origine de l'émergence et du dynamisme de cet usage au Canada, car dans les données des premières enquêtes, on constate que les sujets masculins de la classe ouvrière, ceux qui utilisent le plus massivement le *tu/vous* générique, ne parlent pas l'anglais.

En revanche, on peut supposer que les contacts et les alternances de code fréquentes entre langue anglaise et langue française favorisent aujourd'hui un certain nivellement des pratiques linguistiques. Mais encore faut-il se donner les moyens de mesurer cet impact, ce qui n'est pas l'objet de notre recherche actuelle.

(ii) Une comparaison interlinguistique d'ordre typologique est également utile, en vue de mieux situer et de mieux comprendre les phénomènes propres à la langue française. Nous avons déjà mentionné (dans la section 2.1.) une évolution en cours actuellement dans le français parlé : les pronoms clitiques semblent en train de changer de système. Il conviendra donc de traiter attentivement ce phénomène au sein des données du corpus parisien.

Mais comment situer, plus globalement, la position du français, parmi les variations que présentent les langues du monde, dans l'expression de la personne générique ?

Une différence typologique importante est celle qui regroupe, d'un côté, les langues disposant d'une classe fermée de pronoms (unités grammaticales en petit nombre, et disposées dans un système d'oppositions clair), et de l'autre, les langues qui recourent à d'autres systèmes en vue de signifier les relations interpersonnelles : certaines langues d'Asie se placent dans ce deuxième cas. Il est bien connu que les positions personnelles s'y trouvent exprimées à l'aide d'une riche variété d'expressions lexicales, permettant de signifier les nombreuses distinctions demandées par le contexte social d'adresse. Seule la première catégorie de langues est en mesure de construire une expression générique à la 2<sup>e</sup> personne, grâce à l'existence d'un pronom personnel clitique de forme singulière. Comme nous l'avons déjà mentionné, c'est en effet le passage par le singulier et par l'indexicalité du pronom personnel, qui permet de construire la forme très particulière de généricité qui nous intéresse.

Des langues comme le japonais et le coréen ne sont pas en mesure d'accéder à la 2<sup>e</sup> personne générique. Les expressions lexicales de désignation des positions du dialogue restent en effet étroitement reliées,

dans ces langues, au contexte de leur énonciation, et aux circonstances spécifiques de l'acte de parole. Le japonais et le coréen recourent à d'autres moyens d'expression de la généricité personnelle : des phrases à sujet pronominal zéro, ou l'emploi d'un nom signifiant *personne* (*hito* en japonais, *saran* ou *inkam* en coréen).

D'autres langues encore, comme le persan (farsi), l'allemand ou le chinois, tout en connaissant la possibilité du pronom allocutif générique, auraient cependant tendance à lui préférer un terme générique à la 3<sup>e</sup> personne (par ex. *man* pour l'allemand, *ren* pour le chinois)<sup>8</sup>.

La possibilité pour une langue de disposer d'une forme locutive ou allocutive singulière est en tout cas cruciale pour qu'elle puisse construire une expression générique de la personne, à partir d'un point de vue singulier.

Ces indications, bien que synthétiques, s'avéreront cependant utiles lors de nos *Remarques finales* (4.3.3.)<sup>9</sup>.

### 3 Discours et corpus

Cette troisième partie se propose de donner à l'aide d'exemples une vue plus précise du fonctionnement de *tu/vous* générique en discours, et de résumer quelques enjeux de recherche soulevés par les études consacrées à l'emploi des pronoms personnels, en particulier dans le cadre de la sociolinguistique variationniste.

#### 3.1 Mises en discours de la personne allocutive générique

Laberge et Sankoff (1980 : 283) distinguent deux types d'emplois de la personne allocutive générique dans le corpus montréalais : l'insertion dans une situation (cas le plus fréquent : 82,3 %), et les morales et truismes (17,7 %). Les emplois génériques à la 2<sup>e</sup> personne se présentent en effet souvent comme une expérience ou comme une évaluation, une morale mise en commun. Celle-ci est destinée à être partagée par l'interlocuteur, mais aussi par une sphère plus large d'acteur sociaux. L'expérience à partager peut être celle du locuteur, mais elle peut aussi emprunter à un tiers, à un cas général et anonyme, voire se référer à une expérience de l'interlocuteur dont elle souhaite généraliser la portée.

Cette expérience est présentée comme un événement potentiel, plutôt que comme un événement réel. En effet, dans la mesure où le sujet *tu/vous* correspond à un sujet non spécifique, et où le verbe est dans la plupart des cas au présent générique, le procès apparaît comme non asserté, non pris en charge comme effectif, mais seulement postulé, et destiné à se vérifier, chaque fois que le même cas se présente. En cela, il se rapproche du mode d'énonciation du proverbe.

Dans de nombreux cas, une expression temporelle indiquant l'habitualité, la fréquence ou la permanence du procès, sous forme d'adverbe (*souvent, toujours*), ou de subordonnée temporelle (*quand..., il y a des cas où...*), ou encore de subordonnée hypothétique (*Si...*) se place en tête de l'énoncé / de la séquence générique. Enfin, l'ambiance de généricité où doit baigner l'énoncé, demande à ce qu'une classe d'individus, un *rôle*, soit disponible pour que l'énoncé générique puisse se développer sur ce fond. Dans l'exemple [1] du début, il s'agit des *super bobos*. Dans l'exemple [3] ci-dessous, il s'agit d'une automobiliste désireuse de continuer à utiliser sa voiture (dont elle a besoin pour son travail) à l'intérieur de la capitale. Son interlocutrice tente de la rassurer, mais elle répond :

[3] Micheline : oui mais bon: euh voilà regarde en Angleterre par exemple tu n'  
rentres dans la ville que quand tu payes à Londres (CFPP2000 : Rosier)

En [3], avec le verbe de perception *regarde*, Micheline attire l'attention de son interlocutrice, afin qu'elle s'oriente mentalement vers un objet commun d'intérêt : le cas exemplaire de ce qui se passe à *Londres*. L'argument en faveur de sa thèse, Micheline l'exprime dans une sorte de spectacle.

Des marqueurs discursifs contenant des verbes de perception comme *tu vois, regarde*, ainsi que des verbes de savoir comme *tu sais*, se présentent souvent en ouverture de l'énoncé générique. Ils jouent un

rôle de signal, pour capter l'attention, et demander à l'interlocuteur d'adopter une orientation commune. Il ne s'agit pas seulement d'une disposition d'esprit à acquiescer, il s'agit, dans beaucoup de cas, d'un appel à s'investir également dans le propos tenu, qui confère une importance à l'objet du discours.

La présence de ces verbes, concernant la perception ou le savoir à partager, nous semble étayer la position défendue en 2.3., sur les bases expérientielles de l'alignement empathique (format d'action *in praesentia* et format perceptif corrélé à cette action).

Les genres s'interpénètrent et s'hybrident aussi entre eux, comme le montre l'exemple [4]. Spk3 vient de parler d'un petit tremplin en bois sur les quais de la Bastille. Interrogée par ses interlocutrices, qui ne situent pas l'endroit, elle donne les précisions suivantes :

[4] spk3 : c'est c'est ben quand tu marches sur les quais d' Bastille quand tu descends

spk4 : ouais

spk 3 : tu sais tu marches / à la fin t'as une énorme place + tu passes sous l' métro et là t'as un tremplin qu'est sur l'eau en bois (CFPP2000 : Texeira)

Cette réponse constitue une description de trajet à la 2<sup>e</sup> personne – hybridation de la forme allocutive conversationnelle avec la forme allocutive propre à un genre discursif procédural : la description de trajet. Mais elle reste ancrée dans la conversation, par son ouverture sous forme de subordonnée temporelle *ben quand tu marches... quand tu descends...* C'est seulement après la rétroaction (*ouais*) que spk3 va commencer sa description proprement dite, avec un *tu sais*, et une séquence de propositions de déplacement. Cela reste un trajet mental, et non une suite de directives pour la réalisation d'un véritable trajet.

Peut-on baliser le seuil d'un énoncé générique ou d'une série d'énoncés génériques, et lister les types d'expression faisant office de borne initiale ? Y a-t-il aussi des « signaux de sortie » ? Le corpus CFPP2000 peut-il être annoté pour identifier ces seuils ? Ces questions seront examinées dans la suite de notre recherche. On dispose pour l'instant de quelques propositions, concernant les aspects organisationnels des discours génériques à la 2<sup>e</sup> personne, par exemple chez Laberge et Sankoff (1980) pour le corpus de Montréal, ou chez Ashby (1992), pour le corpus de Tours. Mais il n'est pas utile d'en faire davantage mention dans le cadre de cet article, dont le projet est autre.

## 3.2 Une variable sociolinguistique de nature grammaticale

On trouve dans la littérature des travaux variationnistes de grand intérêt sur la 2<sup>e</sup> personne générique – nommée généralement dans ce cadre « 2<sup>e</sup> personne indéfinie ». Ils vont nous permettre d'effectuer une transition vers l'étude du corpus de la 4<sup>e</sup> partie. Celle-ci procèdera selon les méthodes de l'analyse de discours, mais tentera aussi quelques incursions du côté des hypothèses de la sociolinguistique, dans une perspective interactionnelle.

Les études variationnistes auxquelles nous nous référons abordent la concurrence entre les pronoms à référence collective, *nous* et *on*, et la 2<sup>e</sup> personne générique, à partir de différents corpus en langue parlée.

### 3.2.1. *On* – *tu/vous* comme variable grammaticale

En particulier, la concurrence *on* – *tu/vous* est traitée comme une variable sociolinguistique de nature grammaticale<sup>10</sup>. Elle a pu être étudiée grâce aux enquêtes réalisées sur le français du Québec, à partir des années 1970. Ces enquêtes se sont échelonnées dans le temps, et ont procédé à de nouvelles investigations qui faisaient appel aux locuteurs des enquêtes précédentes. Cela permettait de montrer l'évolution des pratiques linguistiques au cours de la vie de chaque locuteur, en croisant les effets de l'âge, du parcours social, et des autres déterminations sociolinguistiques. Ces enquêtes échelonnées ont permis de montrer le progrès important de la forme allocutive générique, et particulièrement du *tu* générique. Celui-ci s'est répandu en fréquence, et s'est également propagé plus largement dans les différentes classes sociales. Alors que cette forme générique demeurerait le fait des hommes jeunes de la classe ouvrière dans la

première enquête de 1971 à Montréal (Laberge et Sankoff, 1980), Thibault (1991), suite à l'enquête effectuée à Montréal en 1984, constate sa propagation considérable dans l'ensemble de la communauté francophone. Il s'agit donc d'un changement par le dessous. La tendance à l'expansion et à la généralisation de l'usage du *tu* générique en français parlé du Canada se confirme suite à l'enquête effectuée à Montréal en 1995 (Blondeau *et al.*, 2002).

La même variable *on – tu/vous* a été étudiée plus récemment dans le français de France : Coveney (2009) fait la recension des études antérieures (celles d'Ashby à Tours, de Fonseca-Greber et Waugh en Suisse francophone), et analyse ses propres données recueillies en Picardie. La conclusion est qu'en France comme au Canada, le XX<sup>e</sup> siècle a vu se développer l'emploi de la 2<sup>e</sup> personne générique, croissance qui semble se poursuivre encore aujourd'hui. On peut considérer que son usage est privilégié par les jeunes générations, au détriment du pronom *on*.

Dans le français contemporain, *on* est à la fois (i) concurrent de *nous* (il renvoie à un groupe de personnes définies dans le cadre du dialogue, d'où le couplage *nous on* + V3<sup>e</sup> pers. sg., forme de redoublement du sujet qui a d'ores et déjà remplacé dans l'usage courant *nous* + V1<sup>e</sup> pers. pl.) ; (ii) concurrent de *tu/vous* générique, lorsqu'il renvoie lui-même à un groupe de personnes indéterminées et génériques. C'est dans ce deuxième usage qu'il tendrait à céder la place à un usage de plus en plus étendu de la position allocutive générique : les usages observés en Picardie par Coveney (2009) vont dans ce sens. Peeters (2006) également, dans le cadre d'une synthèse récente de la question des pronoms indéfinis. On peut considérer que la 2<sup>e</sup> personne générique est désormais entrée dans l'usage commun du français de France.

### 3.2.2 Quand le purisme « dompte le vernaculaire » : une origine populaire ou vernaculaire difficile à attester

La forme allocutive générique a été considérée par les puristes comme populaire et l'a très vraisemblablement été. Mais les documents manquent pour l'attester de manière certaine, puisqu'il s'agit d'un usage parlé. Dans ce cas comme ailleurs, on a du mal à reconstruire une image complète des usages, pour les époques révolues. La norme s'appliquait en effet à construire une image de la langue s'appuyant exclusivement sur le modèle du standard écrit. Ce travail de standardisation a réussi à « dompter le vernaculaire » (Cheshire & Stein, 1997) : il a condamné à l'invisibilité tous ses usages, dont nous n'avons que des témoignages indirects et lacunaires.

Comme l'ont souligné plusieurs analystes (par ex. Coveney 2009, Peeters 2006), le discours puriste, particulièrement prévalent en France, a taxé l'expression générique à la 2<sup>e</sup> personne de vulgarisme, d'inélégance, de langage populaire, avec une volonté certaine de stigmatisation du populaire. Cette forme d'adresse est donc demeurée souterraine, mal connue, limitée aux usages oraux non surveillés. En dehors des imitations du tour condamné que livrent dans leurs ouvrages les auteurs puristes, on n'en a trace que dans la représentation que propose la littérature du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'elle opère une mimésis des usages non autorisés, familiers ou populaires.

Henri Barbusse est souvent cité, pour avoir proposé une imitation attentive du langage des poilus, dans son roman *Le feu. Journal d'une escouade* (1916). À la manière de Zola qui constituait des carnets d'enquête, en préliminaire à ses romans, Barbusse s'était constitué une documentation. Les abondants dialogues du roman ou les récits à la 1<sup>ère</sup> personne peuvent être reçus comme une collection de tournures et d'expressions populaires, mises dans la bouche des soldats.

L'exemple [5] en constitue un échantillon. Précisons que le contexte de la conversation de cet extrait est celui du tutoiement - contrairement à ce qu'on va rencontrer dans l'exemple [6].

[5] Il a un bon rire.

- Mais j'ai bien l'intention de revenir ! Ah ! ça oui, faut être là. Sans ça !... Faut être là, vois-tu, reprend-il plus grave. Sans ça, si tu n'es pas là, même si tu as affaire à des saints ou à des anges, tu finiras par avoir tort. C'est la vie. Mais j'suis là. Il rit.

- J'suis même un peu là, comme on dit ! (Barbusse, *Le feu*, Livre de Poche : 184)

Le texte met en valeur deux façons de parler ordinaires : l'expression *être là* (et la locution apparentée *être un peu là*), et l'emploi du *tu* générique : *Sans ça, si tu n'es pas là, même si tu as affaire à des saints ou à des anges, tu finiras par avoir tort.*

Le ponctuant métadiscursif *vois-tu* appartient à l'interaction dialogale enchâssante, et non à la séquence générique enchâssée. Ce *vois-tu*, comme le *regarde* de l'exemple [3], est un capteur d'attention qui favorise l'ouverture de la scène générique à la 2<sup>e</sup> personne.

La généralité du propos ressort des deux phrases introductrices répétées *faut être là*. La séquence générique commence donc sous la forme impersonnelle, et se poursuit, lancée par le catalyseur d'empathie *vois-tu*, à la 2<sup>e</sup> personne généralisante. La séquence de forme allocutive s'ouvre par une conditionnelle (*si tu n'es pas là*), ce qui est un cas fréquent d'introduction d'énoncés généralisants à la 2<sup>e</sup> personne. Il s'agit d'une sorte de maxime que le locuteur énonce.

L'origine populaire, ou en tout cas vernaculaire, de la forme générique à la 2<sup>e</sup> personne, nous paraît probable, en particulier dans ces espèces de maximes ou de sentences dont nous venons de donner un échantillon dans l'exemple [5]. Sentence que nous retrouverons ci-dessous en français parlé, dans un exemple attesté.

### 3.2.3 Le tutoiement en situation de vouvoiement : *quid* du français parlé hexagonal ?

Le français du Québec présente, concernant la personne allocutive générique, des évolutions qu'on ne rencontre pas de manière aussi marquée dans le français de France. En particulier, dès la première enquête des années 1970, et plus nettement encore par la suite, une partie des locuteurs canadiens francophones placés en situation de vouvoiement montrent une capacité à mêler dans leurs discours l'emploi d'un *tu* générique, ainsi que des marqueurs discursifs de type *tu sais*. *Tu* tendrait donc à occuper, dans le contexte canadien, une position de 2<sup>e</sup> personne non marquée.

L'usage du *tu* générique en contexte de vouvoiement nous paraît – en l'état actuel de nos connaissances – moins avancée dans le français parlé en France. Elle n'en est cependant pas absente, comme le montre l'extrait [6], tiré d'un corpus recueilli dans le Sud de la France, à Montpellier (Hérault), au début des années 1980<sup>11</sup>. L'interviewé (A), un jeune locuteur de la classe ouvrière, est ici interrogé par l'enquêteur B sur la population qu'il côtoie dans le quartier. La conversation aborde la catégorie des étudiants. Voici ce qu'A en dit :

[6] A. 167 - je les prends pour ce qu'is sont /

B. 168 - et qu'est-ce qu'is sont (*rire*) ?

A. 169 - ça dépend si c'est:: des gars que: tu: tu peux avoir de la conversation avè eus' avec eux ça va / n'importe que:: que qui mais y en a d'autres // pasqu'is sont étudiants is te prendront pour un con / (ouais // oui oui B) / [...] (Interview Arnaud)

Le discours présente des indices de francitan (*avè eus'* corrigé aussitôt par le locuteur en *avec eux*). L'espèce de morale ou de généralité concernant les deux catégories d'étudiants que distingue A, est introduite en deux volets, d'abord avec une hypothétique et un existentiel *si c'est ...* et ensuite, avec un nouvel existentiel : *mais y en a d'autres...* Formes introductives des énoncés génériques déjà repérées par Laberge et Sankoff (1980). Le *tu* employé rompt avec le vouvoiement régnant jusque là entre les deux enquêteur et l'enquêté.

Cet exemple est seulement destiné à montrer que, contrairement à ce qu'on pourrait penser, en raison de l'insuffisance de données quantitativement significatives dont on dispose pour étudier les variétés du français de France (lacune que le corpus du CFPP2000 tente en partie de combler), le phénomène du *tu* en situation de vouvoiement n'en est pas absent, même dans des données anciennes<sup>12</sup>. Mais nous n'avons pas encore, en l'état actuel, la possibilité de chiffrer les tendances, sur ce chapitre.

Il sera également très intéressant de confronter les données orales en français parisien avec les données écrites en français non conventionnel, comme celle étudiées par Pires (2009), qui propose des remarques

instructives concernant l'emploi du tutoiement dans les écrits publics, particulièrement lorsqu'il montre un changement spontané du système d'adresse, faisant basculer du vouvoiement au tutoiement, dans un prospectus publicitaire, qui pourrait être rapproché du passage au tutoiement, dans l'exemple ci-dessus.

Dans l'extrait [6], l'emploi générique paraît corrélé à un style de sentence énoncé selon le point de vue de la classe ouvrière.

Mais cette forme d'interpellation « morale » dont nous avons évoqué le fonctionnement en français parlé ou non normé, se rencontre également, précisons-le, dans des discours de niveau très soutenu : littérature, philosophie, morale, religion. Citons seulement, pour l'illustrer, cet extrait de *Citadelle* de Saint Exupéry : « Faible es-tu, de même que lâche, si tu cours ainsi dans la vie à la poursuite de responsables, réinventant un passé révolu dans la pourriture de ton rêve. »

Dans les deux cas, écrit soutenu ou formes du langage ordinaire, la morale et la prescription se donnent comme une sorte de « voix intérieure », liée à la nature interpellative de l'allocution signifiée par la 2<sup>e</sup> personne. Interpellation destinée à toucher personnellement chaque individu, tout en conservant dans sa visée une portée générale destinée à atteindre un grand nombre d'individus.

### 3.2.4 Généricité et variation en genre

Il serait encore possible de décliner d'autres spécificités d'emploi de la 2<sup>e</sup> personne générique. Citons en particulier le comportement de cette forme de généricité à l'égard de la variation en genre. Comme le dit Peeters (2006), l'aspect inacceptable de certains emplois allocutifs génériques à l'égard du genre provient de la mauvaise « introduction » de la séquence générique, et de la confusion possible qui en résulte, entre emploi générique, et emploi spécifique de la 2<sup>e</sup> personne. Ajoutons avec Kitagawa et Lehrer (1990) que d'autres incompatibilités proviennent tout simplement des usages propres à telle ou telle langue : alors qu'en français, il est souvent possible d'appliquer indifféremment un prédicat à un sujet masculin ou féminin, d'autres langues s'avèrent plus rigides en la matière.

Enfin, il est certain que les difficultés dépendent du prédicat lui-même, dont la vraisemblance applicative est plus ou moins grande, à l'égard d'un « sujet en même ». Dans l'exemple ci-dessous, le ratage dans l'emploi de la 2<sup>e</sup> personne générique - suivi d'une double réparation - provient de l'extension problématique du prédicat « accoucher » à un interlocuteur masculin. Cependant, avec une préparation discursive et une introduction plus circonstanciée, la chose aurait sans doute pu « passer ».

Il s'agit d'une interview de Roselyne Bachelot, ministre de la Santé, par un journaliste de France Inter, Nicolas Demorand (*L'Invité de France Inter*, 22 octobre 2008). RB décrit les missions qu'aura l'hôpital de proximité, dans le nouveau maillage hospitalier prévu par son ministère.

La réparation est opérée en deux temps : d'abord, par le retour immédiat à l'adresse dialogale spécifique et par la négation : *pas vous évidemment*. Puis, au tour suivant, la réparation recourt au remplacement de l'adresse générique inadéquate par la désignation à la 3<sup>e</sup> personne, dans la forme singulière générique *une femme*. Nous nous contentons de citer, sans davantage développer. Le soulignement indique un chevauchement de paroles. Le chiffre (1) encadre un segment où se manifeste une intonation rieuse. La séquence générique est indiquée par des italiques.

[7] RB : [...] l'hôpital de proximité ce sont les services d'urgence les soins courants ce qu'on appelle les soins post-aigus les personnes âgées mais pas seulement les personnes âgées / vous avez une opération / vous revenez de votre hôpital de proximité là où vot' famille' peut v'nir à vos côtés / vous.: euh accouchez pas vous évidemment mais: (rire) euh

ND : (1) un jour qui sait (1)

RB : (1) un jour qui sait (1) euh: une une femme accouche de son p'tit bébé dans une maternité dans un plateau technique / mais elle est suivie auparavant dans un centre périnatal de proximité [...]

Notre « panorama » des particularités d'emploi de la 2<sup>e</sup> personne générique n'est certes pas complet, mais nous avons du moins tenté d'ouvrir suffisamment de perspectives pour mettre en contexte les données du CFPP2000 que nous entendons explorer. Nous espérons que les études développées autour de ce corpus permettront d'éclairer les usages et les évolutions en cours, dans l'emploi du *tu* générique et celui du vouvoiement générique.

La forme allocutive générique, loin de constituer, comme par le passé, une forme stigmatisée, est entrée à présent dans l'usage commun du français parlé en France. Il semble même qu'elle obtienne les faveurs des locuteurs de style bobo, affectant un langage sans fard, mais en fait éminemment réflexifs sur leurs propres pratiques, comme nous nous allons à présent le montrer.

Dans l'étude qui suit, nous allons nous livrer à une première exploration nécessairement limitée du corpus. Nous nous orienterons vers les locuteurs jeunes, dans la mesure où leurs pratiques peuvent montrer la direction que prend la langue française chez les locuteurs parisiens.

## 4 « Quand t'es super bobo... » Le *tu* générique dans un discours parisien des années 2000

### 4.1 Démarche et objectifs

Nous envisageons ici la dimension proprement parisienne de la pratique du *tu/vous* générique, et la position de cette pratique au sein du vernaculaire de la capitale, dont Lodge (2004) a retracé l'évolution historique. La forme générique allocutive constituerait-elle dans le langage actuel des locuteurs parisiens, un usage marqué stylistiquement ? Nous ne pourrions tirer de conclusions là-dessus dans le cadre de l'étude actuelle, mais nous nous donnerons quelques aperçus d'un milieu parisien jeune et « bobo » : milieu porteur de changement ?

Notre méthode, de nature qualitative, confronte ce que les locuteurs jeunes disent de leurs pratiques langagières (comment ils parlent / comment on parle dans leur milieu, selon eux), la manière dont ils parlent de leur identité sociale, d'une part, et d'autre part, comment ils pratiquent la personne allocutive générique. En observant le rapport entre les thèmes de conversation et l'apparition des énoncés génériques, on pourrait sans doute mieux comprendre les raisons de la répartition des énoncés génériques à la 2<sup>e</sup> personne par « paquets » compacts, dans certains mouvements des échanges. La sociolinguistique variationniste rencontre ici la sociolinguistique interactionnelle, et la manière dont les locuteurs contextualisent leurs échanges en y inscrivant des indices (Gumperz, 1982).

Un premier sondage dans le corpus CFPP2000 semble confirmer les observations des sociolinguistes sur le français canadien et sur le français de France ; il montre de fortes disparités dans la fréquence d'utilisation de la 2<sup>e</sup> personne générique, selon les locuteurs, y compris au sein d'une même famille. La fréquence apparaît nettement plus forte chez les jeunes locuteurs, alors que les locuteurs plus âgés continuent à utiliser le pronom *on*, ou bien, tout simplement, font usage d'autres stratégies discursives. En effet, la démarche consistant à comparer systématiquement *on* (et parfois *nous*) et *tu/vous*, donne des résultats, mais elle présente des limites dans ses capacités explicatives. La négociation des positions interpersonnelles est liée à des facteurs sociolinguistiques très dépendants du contexte conversationnel, des topiques traités, ainsi que des relations établies entre les interlocuteurs, de moment en moment, dans le dialogue.

Nous privilégierons dans cette section le cas d'une locutrice dont les scores élevés de *tu* génériques a retenu notre attention : Blanche Duchemin (spk4), 25 ans, étudiante en médecine, habitant dans le 11<sup>e</sup> arrondissement. Les autres interviewés sont Jean-Pierre (spk2) et Reine (spk3), père et mère de Blanche. L'enquêtrice (spk1) et les enquêtés se connaissaient préalablement, et recourent au tutoiement. On aura donc affaire exclusivement à un *tu* générique dans ces données. La très grande majorité des occurrences (et elles sont nombreuses) sont imputables à spk4.

Dans l'interview que nous avons privilégiée, nous essaierons de montrer que les attitudes linguistiques de la locutrice la plus jeune, spk4, s'expliquent par des facteurs liés à la construction de l'image sociale, aux modes qui prouvent telle ou telle positionnement social, et aux modes langagières qui y correspondent<sup>13</sup>.

#### 4.2 « Bobo » : le dire et le faire

La locutrice spk4 s'auto-catégorise à plusieurs reprises dans l'interview par le terme de *bobo*. Quelques rappels sont donc nécessaires à ce sujet.

Introduite pour la première fois par David Brooks en 2000, dans un ouvrage intitulé *Bobos in paradise*, l'expression *bourgeois bohemians* – abrégé en *bobos* – désigne ceux qui allient une formation supérieure, une participation au monde de la créativité et de la bohème, et d'autre part une certaine réussite matérielle, accompagnée d'ambitions bourgeoises plus traditionnelles. Très rapidement acclimaté en France (au cours de la même année 2000), en particulier grâce au monde de la presse, le terme se répand comme une traînée de poudre, et prend une acception propre à la langue française.

Cette acception n'est évidemment pas sans rapport avec le phénomène de la bohème qu'avait connu la France au XIX<sup>e</sup> siècle, et avec le sens du mot *bohème*, resté si productif dans l'imaginaire linguistique français<sup>14</sup>. La bohème a alimenté, grâce à son inventivité en matière esthétique, en matière de styles et de façons de parler, des modes langagières. Les cabarets artistiques « fin de siècle », et les pratiques chansonnières, ont par exemple exercé une influence non négligeable sur l'évolution des variables dans le français populaire parisien (Barbérís & Barkat, à paraître). On peut supposer que cette position sociale bohème, et cette sensibilité aux modes langagières, s'est en quelque sorte acclimatée à l'intérieur du nouvel habitus bobo.

À l'époque contemporaine, le terme de *bobo* est donc complètement et rapidement entré dans le langage commun en France - où il s'accompagne généralement d'une nuance péjorative. En janvier 2001, dans *Libération*, le géographe Christophe Guilly utilise le terme pour désigner la nouvelle bourgeoisie de gauche qui s'installe massivement dans les quartiers populaires de l'Est parisien<sup>15</sup>. Or, spk4 et sa famille habitent précisément dans ce secteur. Mais ils y sont installés depuis longtemps. La jeune fille se réclame en tout cas avec insistance de la partie Est de Paris, où elle a tissé son réseau social et son mode de vie, où elle retrouve ses amis, ses sorties, ses « petits bars ».

[8] spk4 : papa et maman qui ont vécu hors de Paris pour eux c'est banlieue Paris tandis qu' moi c'est Paris Nord Paris j'sais pas quoi et personnellement effectivement la grande différence que j' vois c'est Paris Est + ça s'explique énormément par le fait que + j'habite dans le onzième + j'ai habité dans l' treizième + ma fac est dans l' douzième + j'ai travaillé euh presque en banlieue est + j'étais en au lycée dans l' vingtième donc effectivement je connais énormément de gens qui habitent en banlieue est proche + et + dans l'est de Paris + et je me définis exactement comme ça parce que ça correspond + + je trouve effectivement en tout cas à mon âge complètement à un mode de vie + qui est c' qu'on appelle les bobos soyons clair et c'est exactement un mode de vie qui est ce que je vis ce que mes amis vivent (CFPP2000 – Duchemin)

Dont acte.

Ce qui frappe d'abord, c'est la revendication d'identité bobo, et le retournement en positivité d'une identité sociale généralement objet de stigmatisation ironique. Le retournement de la nomination stigmatisante en nomination identitaire a été maintes fois constaté dans l'histoire de la langue française (par exemple en période révolutionnaire). Est-il, dans le cas de *bobo*, particulier à la locutrice, ou signe d'une mutation collective ? On ne saurait le dire en l'état actuel, même si on a tendance à penser qu'il s'agit bien d'un phénomène collectif d'appropriation identitaire. Corrélativement, au cours de l'interview, spk4 applique positivement le qualificatif de *bobo* aux attitudes et aux lieux qu'elle apprécie.

Il est certain que la locutrice connaît les descriptions – humoristiques ou non – du monde bobo. Les acteurs sociaux dotés d'une très haute réflexivité sur leurs pratiques n'hésitent pas à étudier et cultiver les

détails de leur profil. Ce que Blanche Duchemin dit de son identité et de ses goûts cadre en tout cas exactement avec ce qu'on peut lire sur l'identité bobo<sup>16</sup>.

On est frappé également par l'attention que manifeste spk4 pour les styles de parole, et par les imitations fréquentes auxquelles elle se livre, avec des discours rapportés, pour la plupart imputés et fictifs. Elle use aussi d'expressions introductrices comme *genre*, *style*, ou de l'adverbe *très*, suivis d'une formule typisante. Voici deux exemples avec *très* : *c'est vraiment quelque chose très très Est de Paris ; c'est du coup un bar très euh les amis appellent les amis qui appellent les amis*. Cette locutrice - et cela nous paraît directement en rapport avec la réflexivité dont elle fait preuve à l'égard de son identité bobo - est également très réflexive envers ses pratiques langagières, en tant qu'elles reproduisent des expressions au goût du jour circulant dans son milieu. Ces expressions jouent comme des signes de ralliement entre initiés, et sont employées avec un accent stylistique. Ces marqueurs d'appartenance sont de plus en rapport avec les lieux « constructeurs d'identité » pour les bobos. Tous ces signes de l'« entre soi », selon la formule de Charlot et Pinçon-Charlot, sont en effet caractéristiques de la forte attention portée dans ce groupe aux traits de reconnaissance.

Malgré cette recherche de l'entre soi, les bobos, considérés à l'intérieur du tissu social français, constituent une catégorie sociale fourre-tout, à la composition et aux frontières floues. La doxa met au premier plan, pour les stigmatiser, l'ambiguïté ou les contradictions du bobo, censé appartenir à une classe bien dotée économiquement, et qui en même temps veut se parer des dehors séduisants d'une élite intellectuelle éclairée.

Mais une bohème plus précaire et aux revenus plus modestes s'intègre aussi à ce fourre-tout social, comme les professions intellectuelles et les classes moyennes paupérisées, qui pour leur part sont rejetées en périphérie de la capitale. X. de la Porte souligne les ambiguïtés sur lesquelles repose le succès du terme, mais suggère aussi un possible point de convergence, constitutif de la catégorie :

C'est peut-être là l'une des raisons principales du succès des « bobos ». En un seul mot, il devient possible de parler de populations qui n'entrent dans aucune catégorie statistique mais partagent des comportements : vivre dans les quartiers anciennement populaires, voter plutôt à gauche, avoir un souci de l'écologie, des goûts vestimentaires et culinaires néohippies et proches du terroir (De la Porte, 2008 : 517).

Nous retiendrons cette idée de *partage des comportements*, car évidemment, on peut y inclure un ethos social et locutoire, des *façons de parler*, où pourrait se placer une propension à utiliser la 2<sup>e</sup> personne générique. Mais ce sont aussi des *formes d'action* et des *conduites* appréciées socialement, que partage la classe mobile des bobos. Or, comment ces pratiques sont-elles partagées, diffusées, répétées ? L'emploi d'une forme de partage empathique de l'expérience, le *tu* générique, pourrait y jouer un rôle, servant à énoncer les rites quotidiens où se définissent les bourgeois bohèmes.

Les bobos s'auto-définissent non par ce qu'ils *sont*, mais par ce qu'ils *font*. L'« être » social repose sur des catégories stables, déjà repérées de longue date, et qui se propage de manière héréditaire, comme c'est le cas dans la grande bourgeoisie. Le *faire* se plie à des normes plus fluides et plus subtiles, reposant sur la compétition immédiate entre les individus, et sur les « lois de l'imitation » décrites par G. Tarde (1890). Celles-ci tirent leur efficacité de la manière dont les individus sont capables de se « relier » entre eux, et de se transmettre les uns aux autres les modèles imités. Le format allocutif générique, surtout avec la forme du tutoiement, pourrait faire partie des moyens dont dispose la société pour assurer, via les discours, la propagation des modes et des manières d'être.

#### 4.3 Le tu générique dans un parler jeune

La locutrice, au cours de l'interview, participe à l'interaction collective et aux questionnements soumis aux enquêtés. Mais elle occupe aussi beaucoup la scène à titre individuel, encouragée par les questions de l'enquêtrice, ou de sa propre initiative. Elle décrit ses pratiques consommatrices, ses pratiques festives, ou ses souvenirs d'école, d'enfance, d'adolescence, en y introduisant de nombreux *tu* génériques. Une tentative pour illustrer l'organisation typique des séquences (en nous demandant quels en sont les

éléments introducteurs, les éléments conclusifs, et autre questions structurelles), aurait forcément reçu, dans le cadre de cet article, des réponses très lacunaires. Nous avons choisi plutôt deux configurations génériques propres à faire comprendre les particularités de cette parole jeune, en rapport avec une identité sociale et langagière en construction dans le discours : (i) le schéma de la gradation dans l'énoncé générique, et (ii) le schéma du glissement conversationnel vers la généralité.

#### 4.3.1 Gradation dans l'énoncé générique

Les deux extraits concernent les sorties culturelles, objet d'une grande fébrilité dans l'interrogation des « sources », et dans la fréquentation des lieux.

La première séquence générique s'organise d'abord autour de *topoi* (*plus..., plus...*). Puis, c'est une relation de consécution qui souligne la dimension inéluctable de l'enchaînement des causes et conséquences. La périphrase *aller + Vinf*, par sa valeur prospective, exprime aussi l'« entraînement » du *tu* dans une course de plus en plus rapide vers les centres d'intérêt. La séquence sert donc ici, par sa valeur iconique, par l'image de parcours que construisent ses propositions, à signifier la fuite en avant du bobo, nouveau mondain. *J'sais pas comment te dire* fait en revanche partie de l'interaction enchâssante, et non de la séquence.

[9] spk4 : plus tu sors plus tu trouves j' sais pas comment te dire mais tu vas à un musée + tu vas trouver un prospectus pour une autre expo où tu vas euh + tu vas y aller avec quelqu'un qui lui-même comme il aime bien les expos va t' raconter la dernière où il a été enfin

L'extrait ci-dessous contient deux passages assez brefs à la 2<sup>e</sup> personne générique. Nous l'avons choisi parce qu'il donne à nouveau un tableau des activités culturelles nombreuses de spk4.

[10] spk4 : et ça et ça le Théâtre de l'Odéon et l' théâtre de Sartrouville + et ça c'est pareil *dès qu' t'es dans l' réseau tu reçois tout* + en fait au début d' l'année je reçois tout donc s' tu veux là j'ai plusieurs euh plusieurs programmes où y a des trucs cochés en m' disant « eh ben voilà le quinze février faut qu' j' réserve pour telle pièce » et puis mes autres où j'ai pris des abonnements où j'ai déjà les dates + mais euh + ça c'est ++ *plus tu fais plus t'en plus t'as d' sources* + et comme j'en fais quand même encore pas mal c'est pas un problème ++ donc ça c'est ++

Le passage articule clairement deux niveaux : le niveau générique à la 2<sup>e</sup> personne, qui « trace le programme », le scénario, et le niveau énoncé en *je*, qui réalise à titre spécifique le scénario : *tu reçois tout / je reçois tout*. Le scénario en *je* omet cependant *dès qu' t'es dans l' réseau* ; élément essentiel de la branchitude : l'information. Une nouvelle construction topique (*plus... plus...*) lance un deuxième énoncé générique, qui à nouveau se résout en un scénario applicatif spécifique : *plus tu fais / et comme j'en fais quand même pas mal*.

Certes, ces adresses se veulent informatives pour spk1, l'enquêtrice, mais elles comportent aussi une très grande pertinence pour la locutrice elle-même, qui y voit tracées des sortes de prescriptions de vie.

C'est la dimension intensive de ces énonciations qu'il faut retenir au premier chef. Le/la bobo tel qu'il/elle est représenté(e) dans ces discours se situe à un carrefour entre les actions et les informations qui vont lui permettre d'accomplir de nouvelles actions, ou de s'en passer, au profit du récit qu'on lui en fait. Il vit donc dans un monde hyper-informé et au rythme intense.

Nous tenions, à cette occasion, à souligner la force que prennent les énoncés génériques à la 2<sup>e</sup> personne, lorsqu'ils cadrent parfaitement avec leurs attributions : assigner un « savoir structural » dont la mission n'est pas simplement de donner une information (comme le ferait par exemple un mode d'emploi), mais de tracer une ligne de vie. Le surinvestissement de l'énonciateur dans ces discours est patente, loin qu'on soit dans de la généralité désincarnée et abstraite. L'emploi d'un pronom déictique de la 2<sup>e</sup> personne participe de cette intensité. Car s'il n'est plus spécifique, il demeure singulier, et inscrit dans cette singularité le destin social des individus. Unicité de l'individu, multiplicité des rôles, homme et femme pluriel(le), ces déclinaisons sociologiques sont bien connues.

#### 4.3.2 Coopérations entre locuteurs : le glissement conversationnel du *on* défini au *tu* générique

[11] spk4 : c'est vrai qu'on a tout près d' la maison trois lignes de métro

spk3 : oui oui parce qu'on peut choisir nos lignes tu vois

spk4 : *et du coup tu peux toujours trouver un trajet où t'as pas beaucoup d' changements toujours*

spk3 : selon qu'on va à Voltaire à on a plusieurs stations d' métro en fait on est dans un quadrilatère [...]

Le thème en débat porte sur l'assertion : « dans le quartier, on est près de tout ». L'explication donnée est adressée à l'enquêtrice spk1, qui vient de questionner sur la nature de ce « tout ». Dans le premier tour, spk4 utilise le pronom *on* à sens défini (+ locuteur spk4 + spk3 + spk2). Spk3 co-énonce alors un commentaire convergent, toujours avec *on*, mais clôturé par un marqueur *tu vois*. Rappelons que les marqueurs à verbes de perception et de savoir paraissent souvent associés à l'ouverture d'un énoncé allocutif générique. Mais jusqu'ici nous les avons envisagés à l'intérieur du tour d'un seul locuteur. Ici, le marqueur semble faciliter le passage au *tu* générique chez le locuteur suivant. Spk4 en fait usage : le schéma syntaxique de son énoncé est très proche de celui que vient d'utiliser spk3, mais marque une progression cause-effet, soulignée par *du coup* (*on peut choisir nos lignes => et du coup tu peux toujours trouver un trajet*). Spk3 cependant, poursuit son explication avec le *on* défini, dans le tour suivant, sans se laisser influencer par le *tu* générique de spk4. On voit donc ici les glissements intéressants qui se produisent, non pas entre le *on* indéfini/générique et son « rival » le *tu* générique, mais entre *on* défini et *tu* générique.

Voici un autre cas proche :

[12] spk4 : mais par contre c'est la seule nuisance sans ça il faut pas dire

spk4 : ils font pas d' bruit ils font pas d' crasse + non c'est la seule

spk3 : et alors dès qu'on sort du périmètre tu vois

spk4 : *et dès qu' tu sors du périmètre y a plus rien*

spk1 : oui et +

spk4 : + c'est fini instantanément et le quartier redevient très sympathique

Le topique est : « les Chinois crachent »... seule nuisance que les interviewés imputent à la population chinoise du quartier. Les tours 3 et 4 font apparaître un enchaînement entre spk3 et spk4 exactement du même ordre que le précédent. Spk3 produit un inachèvement que spk4 complète en reprenant la même structure syntaxique, mais en y introduisant le *tu* générique. La transition entre tour 3 et tour 4 semble facilitée, cette fois encore, par *tu vois*. La personne adressée est à nouveau spk1.

Mais attention : il faut préciser ici ce que nous entendons par *adresse*, respectivement, dans le cas du marqueur discursif *tu vois*, et dans le cas du *tu* générique.

Rappelons tout d'abord notre schéma explicatif de l'allocution générique. Elle repose sur une stratification, un double niveau : (i) dans l'espace enchâssant, énonciateur et énonciataire se situent dans une interaction dialogale. (ii) Dans l'espace enchâssé, construite en interaction empathique, ils s'alignent tous deux en direction de la scène générique regardée, avec son acteur à la 2<sup>e</sup> personne, associé au procès du verbe.

Le ponctuant *tu vois*, pour sa part, se situe dans la relation enchâssante, dialogale : il est là pour appeler l'attention de spk1 sur la scène, et l'inviter à « voir avec » la locutrice spk3, comme nous avons pu le constater avec d'autres exemples précédemment. En revanche, le *tu* acteur des procès typiques est interne à la scène enchâssée énoncée par spk4. La particularité de ce dispositif est, rappelons-le, qu'il repose sur l'étroite coopération énonciative entre les deux locutrices.

Ces petits glissements coopératifs se produisent souvent dans l'interview Duchemin, particulièrement entre spk3 et spk4.

Dans ces subtils ajustements et alignements, à chaque fois le locuteur « sort de lui-même », et « déplace » aussi son interlocuteur, afin de construire une position tierce, celle d'un acteur agissant dans la scène verbale. On peut supposer que ces phénomènes sont facilités grandement par l'aspect cordial de l'échange, mais bien plus encore par le sentiment de « ne pas être trop éloignés » dans le partage des valeurs sociales, dans le réseau des solidarités. Comment être membre, et ratifier comme membre, comme *insider*, tel ou tel participant à l'interaction ? Cette question a été travaillée à maintes reprises par Goffman, par exemple dans « La distance au rôle » (1961). On peut la traiter aussi sous l'angle socio-stylistique, à travers la gestion de l'image de soi et du rapport à l'autre, que permettent de gérer les modulations du discours, qui créent des décalages, des « changements de niveau » et de ton, parfois ténus<sup>17</sup>.

### 4.3.3 Remarques finales

Coveney (2009), au vu des résultats de son enquête, propose l'hypothèse suivante à la fin de son article consacré à la variable grammaticale *on – tu/vous* :

[... ] plus un locuteur emploie *tu* ou *vous* avec une référence définie (c'est-à-dire comme pronom d'adresse et dans certains marqueurs de discours), plus il sera à l'aise pour l'utiliser également comme pronom indéfini (Coveney, 2009 : 273-274).

Nous retiendrons cette suggestion. Elle nous paraît en convergence avec nos observations, qui se situent pour leur part au niveau des relations entre protagonistes de la conversation, et des moyens qu'ils mettent en place pour construire une certaine image d'eux-mêmes en fonction de leurs attentes réciproques. Mais leur attitude est fonction aussi, dirions-nous, de l'*intensité* de leurs relations interpersonnelles. Nous tenterons donc d'explorer plus avant la corrélation possible entre le nombre des indices personnels de la 2<sup>e</sup> personne à référence spécifique, et le nombre des 2<sup>es</sup> personnes génériques, chez les locuteurs du corpus CFPP2000, particulièrement les jeunes.

Il est temps de se rappeler les cadrages typologiques présentés dans la section 3.2.2. Les langues qui disposent, comme le français, d'un arsenal bien circonscrit de clitiques personnels singuliers, peuvent en tirer parti en vue de construire le type de généricité dont nous avons essayé de rendre compte. Cette généricité passe par un cas singulier exemplaire, extensible à d'autres cas semblables, en relation avec la dimension répétitive de l'expérience décrite, et avec la similarité des sujets humains qui y sont engagés.

La dimension fortement personnelle du contexte, loin de nuire à l'installation de la scène empathique, est donc, au contraire, le terrain indispensable pour que surgisse cette forme de généricité. L'énoncé empathique doit en effet être enchâssé dans une relation dialogale, qui lui permet de se construire. C'est pourquoi nous ne saurions adhérer aux analyses qui disent ces formes personnelles génériques *impersonnelles*.

La composante « solidarité empathique » influence les résultats des interviews, et il est prévisible que, pour cette seule raison déjà, on constate d'importantes disparités entre les productions des locuteurs, eu égard à l'expression du *tu* générique. La complicité, la familiarité entre enquêtés, et aussi entre enquêtés et enquêteurs, n'est pas seulement influencée par la situation de départ (le *contexte préalable* de l'interview). Certes, dans l'interview Duchemin, les protagonistes de l'interview se connaissaient, et c'est pourquoi s'est établi un tutoiement entre enquêteur et enquêtés. Mais ce facteur ne suffit pas pour créer une sorte de terrain d'entente favorable au développement du *tu* générique chez la locutrice spk4. En fait, le *tu* générique agit à mesure dans l'interview comme indice de plus en plus assuré d'un style où « se retrouve » le locuteur, avec ses interlocuteurs. Il permet de construire, on nous passera la facilité du terme, une *bobo-attitude*, un ethos langagier qui montre, manifeste dans le langage adopté, ce que le locuteur entend être pour ses autres. Le dit (la déclaration réitérée d'identité bobo) et le montré (façon de parler) coopèrent donc pour construire l'identité langagière, et pour situer la locutrice spk4 à l'intérieur

d'une mode jeune. Le *tu* générique est sans doute la bannière la plus hautement brandie par spk4 pour manifester cette bobo-attitude.

## 5 Conclusion

(i) Les usages actuels des jeunes locuteurs parisiens jouent avec des normes qui, plutôt que de faire appel aux prescriptions venues de l'école, obéissent aux interpellations de la mode et à des dispositions sociales (Branca-Rosoff, à paraître). Sur ce chapitre, les locuteurs sont attentifs à « ce qui se dit », aux manières de parler constatées dans les usages, et non aux règles de « ce qui doit se dire ». Ce qui se dit concerne non seulement les mots à la mode colportés de manière relativement consciente, mais les « tendances lourdes » plus souterraines : outre la variation au niveau phonologique, la variation grammaticale, où prend place l'emploi du *tu* générique. Il nous reste à vérifier sur des données plus abondantes ce qui a été exploré à travers un cas présentant une fréquence d'emploi élevée de la forme étudiée.

Mais il nous semble qu'il existe une autre affinité entre le *tu* générique et les aspirations de la jeunesse bobo, attentive tout autant à « ce qui se fait » qu'à ce qui se dit. Le « savoir structural » des routines d'actions se dit, précisément, sur la scène allocutive générique, dans les séquences de procès qu'elle décrit. Ce serait alors une deuxième bonne raison pour les jeunes locuteurs parisiens d'en faire usage, en se situant à la fois dans la mobilité langagière, et dans la mobilité des pratiques sociales

(ii) Les emplois conversationnels de la 2<sup>e</sup> personne générique sont encore peu étudiés dans le français parlé en France, et ce malgré leur fréquence importante, qui semble encore en développement. Le CFPP2000 présente l'avantage d'offrir souvent des échanges tripartites impliquant la participation conjointe de deux enquêtés qui se connaissent bien (liens amicaux ou familiaux). Cette familiarité favorise la spontanéité interpersonnelle entre enquêtés, et colore l'ensemble de l'échange : terrain favorable à l'apparition de la 2<sup>e</sup> personne générique.

Le corpus du français parisien des années 2000 offre donc un terrain d'explorations fécondes pour les faits linguistiques étudiés. Il constitue aussi un lieu d'intersection de plusieurs points de vue de recherche, favorable au progrès des idées : analyse linguistique du phénomène au sein du système des clitics contemporains et de leur syntaxe, apports de la réflexion sociolinguistique sur la variation et sur la construction des vernaculaires dans les métropoles, analyse des discours en interaction, possibilités d'exploitation informatique des corpus.

## Références bibliographiques

- Asby, W. (1992). The variable use of *on* versus *tu/vous* for indefinite reference in spoken French. *Journal of French Language Studies*, 2, 135-157.
- Barbérís, J.-M. (sous presse). Les indices de première et de deuxième personne dans les énoncés généralisants : une actualisation émergente de la subjectivité ? In van Ræmdonck, D. (éd.). *L'actualisation. Actes du XII<sup>ème</sup> colloque international de l'AIPL* (Bruxelles, juin 2009). Limoges : Lambert Lucas.
- Barbérís, J.-M. & Barkat-Defradas, M. (à paraître). La parole chansonnrière, de *Montmartre* à *Montmerre* : le rôle des cabarets dans une mode langagière fin de siècle. In Siouffi, G. et al. (éds). *Modes langagières dans l'histoire*, Paris : Champion.
- Bell, A. (1984). Language style as audience design. *Language in Society*, 13 (2), 145-204.
- Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Blondeau, H., Sankoff, G., Charité, A. (2002). Parcours individuels dans deux changements linguistiques en cours en français montréalais. *Revue québécoise de linguistique*, 31 (1), 13-38.
- Branca-Rosoff, S. (sous presse). Modes langagières : le style des radios jeunes. In Siouffi et al. (éds). *Modes langagières dans l'histoire*. Paris : Champion.
- Branca-Rosoff, S., Fleury, S., Lefevre, F., & Pires, M. (2008). *Discours sur la ville. Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000 (CFPP2000)* (<http://ed268.univ-paris3.fr/syled/ressources/Corpus-Parole-Paris-PIII/>)

- Brooks, D. (2000). *Bobos in Paradise*. Trad. fr. (2000). *Les bobos*. Paris : Florent Massot/COL.
- Charlot, M. & Pinçon-Charlot, M (2004). *Sociologie de Paris*. Paris : La Découverte, coll. Repères.
- Cheshire, J. & Stein, D., (eds) (1997). *Taming the Vernacular. From Dialect to Written Standard Language*. Harlow : Addison Wesley Longman.
- Conein, B. (2005). *Les sens sociaux. Trois essais de sociologie cognitive*. Paris : Economica.
- Coveney, A. (2009). « On pour tous et tu pour on : tu et vous comme pronoms indéfinis ». In Peeters, B. & Ramière, N. (éds). 'Tu' ou 'vous'. L'embarras du choix. Limoges : Lambert Lucas, 253-285. Version française augmentée de (2003). Anything you can do, tu can do better : tu and vous as substitutes for indefinite on in French. *Journal of Sociolinguistics*, 7, 164-191.
- Culbertson, J. & Legendre, G. (2008). Qu'en est-il des clitiques sujets en français oral contemporain ? *CMLF2008*, 2663-2674 (<http://dx.doi.org/10.1051/cmlf08308>).
- De la Porte, X. (2006). « Bobos » et « travailleurs pauvres ». Petits arrangements de la presse avec le monde social. In Beaud, S., Confavreux, J., & Lindgaard, J. (éds). *La France invisible*. Rééd. (2008). Paris : La Découverte/Poche, 509-519.
- Détrie, C. (2008). L'énallage : une opération de commutation grammaticale et/ou de disjonction énonciative ? *Langue française*, 160, 85-100.
- Goffman, E. (1961). *Encounters. Two Studies in the Sociology of Interaction*. Indianapolis : Bobbs-Merrill.
- Goffman, E. (1981). *Forms of Talk*. Trad. fr. (1987). *Façons de parler*. Paris : Minuit.
- Gumperz, J. J. (1982). *Discourse strategies*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Kitagawa, C. & Lehrer, A. (1990). Impersonal uses of personal pronouns. *Journal of Pragmatics*, 14, 739-759.
- Laberge, S. & Sankoff, G. (1980). Anything you can do. In Sankoff, G. (éd.). *The Social Life of Language*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 271-293.
- Lavandera, B. (1978). Where Does the Sociolinguistic Variable Stop ? *Language in Society*, vol. 7, n° 2 (Aug. 1978), 171-182.
- Lazard, G. (1994). *L'Actance*. Paris : PUF.
- Lodge, A. (2004). *A Sociolinguistic History of Parisian French*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Nunberg, G. (1993). Indexicality and Deixis. *Linguistics and Philosophy*, 16, 1-43.
- Peeters, B. (2006). Nous on vous tu(e). La guerre (pacifique) des pronoms personnels. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 122/2, 201-220.
- Pires, M. (2009). Peut-on tutoyer le lecteur d'un écrit public ? In Peeters, B. & Ramière, N. (éds). 'Tu' ou 'vous'. *L'embarras du choix*. Limoges : Lambert Lucas, 175-196.
- Recanati, F. (1993). *Direct Reference. From Language to Thought*. Oxford : Blackwell.
- Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- Seigel, J. (1986). *Bohemian Paris. Culture, Politics and the Boundaries of Bourgeois Life. 1830-1930*. Trad. fr. (1991). *Paris bohème. 1830-1930*. Paris : Gallimard, Bibliothèque des histoires.
- Siouffi, G., Steuckardt, A., Alen Garabato, M. C. & Prieur, J.-M. (éds). (à paraître). *Modes langagières dans l'histoire*. Paris : Champion.
- Tarde, G. (1890). *Les lois de l'imitation*. Rééd. (2001). Paris : Seuil, Les Empêcheurs de Penser en Rond.
- Thibault, P. (1991). La langue en mouvement : simplification, régularisation, restructuration. *LINX*, 25, 79-92.
- Vandeloise, C. (1986). *L'Espace en français*. Paris : Seuil.

---

<sup>1</sup> « Conversation » est entendu ici de manière large, en y incluant les situations d'interview sociolinguistique.

---

<sup>2</sup> Site : <http://ed268.univ-paris3.fr/syled/ressources/Corpus-Parole-Paris-PIII/>. Pour une présentation de ce corpus, cf. Branca-Rosoff *et al.* (2008).

<sup>3</sup> Cette étude exploratoire se situe dans le cadre du programme blanc *Parilogues (Corpus outillé de français oral parisien. Discours sur la ville)*, soumis en 2010 à l'ANR par les équipes Praxiling (Montpellier 3), Syled (Paris 3 et MoDyCo (Paris 10).

<sup>4</sup> En revanche - bien que nous n'en ayons pas recueilli d'exemple pour l'instant, il nous paraît possible de contraster *tu/vous* avec la 3<sup>e</sup> personne, à condition que le pronom de la 2<sup>ème</sup> personne et la position *il(s)/elle(s)* expriment tous deux des exemples typiques donnant lieu à une interprétation générique. Ainsi, la phrase suivante peut être énoncée à titre exemplaire : *toi, tu te donnes tout le mal, et eux, pendant ce temps, ils récoltent les lauriers !*

<sup>5</sup> Nous avons en tête la problématique de la cognition distribuée, et les schémas où les sujets sont placés en alignement, tournés vers un foyer commun d'attention (Conein 2005).

<sup>6</sup> Les notions d'orientation en tandem et d'orientation en miroir sont empruntées à Vandeloise (1986). L'auteur utilise cette opposition en vue d'expliquer les deux sens possibles des prépositions *devant/derrière*. Le terme de *tandem* n'est cependant pas parfaitement satisfaisant pour notre propos, car les deux usagers d'un tandem sont placés l'un derrière l'autre, alors que dans le schéma que nous visons, les sujets sont placés côte à côte, et s'engagent ensemble dans le partage de la même scène : manipulation d'un objet technique, description d'un itinéraire en ville...

<sup>7</sup> Nous avons proposé récemment une approche d'ensemble de la personne générique, incluant le cas de la 1<sup>ère</sup> et de la 2<sup>ème</sup> personne du singulier. Celle-ci développe davantage les explications linguistiques, mentionnées ici de manière synthétique (Barbérís, sous presse).

<sup>8</sup> Merci à l'un de nos relecteurs, qui nous a suggéré cette « ouverture » comparative.

<sup>9</sup> Kitagawa et Lehrer (1990) donnent quelques indications à la fin de leur article sur les grandes tendances dans les langues du monde à cet égard.

<sup>10</sup> La démarche consistant à étendre la notion de variable sociolinguistique aux usages des morphèmes grammaticaux, comme ceux qui expriment la personne générique, a été critiquée par Lavandera (1978). Cf. Coveney (2009) pour une discussion des arguments.

<sup>11</sup> Corpus A de Montpellier-Saint Roch (auteur : J.-M. Barbérís ; équipe Praxiling, UMR 5267).

<sup>12</sup> Certaines des données orales étudiées par Détrie (2008) vont aussi dans ce sens ; elles semblent émaner d'un langage populaire et de ses maximes favorites (discours sportif, discours quotidien).

<sup>13</sup> Sur les modes langagières et leur impact sur le changement linguistique, cf. le volume *Modes Langagières dans l'histoire*, à paraître prochainement.

<sup>14</sup> Sur la bohème en France au XIX<sup>e</sup> siècle, cf. Seigel (1986/1991).

<sup>15</sup> Cf. également, à propos de l'organisation socio-spatiale de la ville de Paris, Charlot et Pinçon-Charlot (2004).

<sup>16</sup> Outre les quelques titres que nous donnons en bibliographie, concernant l'identité bodo (Brooks, de la Porte, Charlot et Pinçon-Charlot), il convient de mentionner l'abondance considérable des discours journalistiques diffusés sur le sujet, et en outre, les pamphlets ou les textes humoristiques auxquels l'identité bobo a donné lieu. Mentionnons simplement, dans la collection *Fluide Glacial*, les BD bien connues de Dupuy et Berbérien. Ajoutons que David Brooks est lui-même un journaliste, et que son ouvrage ne se veut pas « académique ». On comprend mieux ainsi pourquoi X. de la Porte traite à ce point le phénomène bobo comme un phénomène médiatique.

<sup>17</sup> Nous songeons à Bell (1984), et à la notion d'*audience design*, mais aussi à Gumperz (1982) et à ses *contextualization cues*, sans oublier la position (*footing*) de Goffman (1981).